

*Le rôle
d'une vie*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le rôle d'une vie / Sandra Lemire Wolf

Nom : Lemire Wolf, Sandra, 1969- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230058868 | ISBN 9782897838775

Classification : LCC PS8645.O437 R65 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Owen Fraser-Green / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Sandra Lemire Wolf

*Le rôle
d'une vie*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Pour le temps qu'il me reste, 2020

*Il faut parfois trébucher pour se
rendre compte qu'on ne va nulle part.*

1

Festival du film de Vancouver

— *Over my dead body!* vociféra Claude Granger tout en frappant du poing sur la table de conférence.

Les autres membres du jury restèrent muets de stupeur.

— C'est bien moi la présidente d'honneur, non? ajouta-t-elle.

— Euh, oui! osa dire d'une voix faible Laurence Stubbs, directeur du festival.

Avec des yeux ronds, ce dernier regarda les autres membres du jury qui, comme lui, se demandaient si avoir invité l'impétueuse réalisatrice québécoise n'était pas, après tout, une mauvaise idée.

Cette année, Claude Granger fêtait ses vingt-cinq ans de carrière. C'est pourquoi Laurence Stubbs avait proposé au conseil d'administration de lui offrir la présidence de cette édition à titre honorifique, tout en espérant qu'elle refuserait. Il fut bien déçu lorsqu'elle accepta. Depuis plus de quinze ans à la barre du Festival du film de Vancouver, Laurence Stubbs en avait vu d'autres. Et s'il avait dû, par le passé, composer avec des personnalités complexes, des ego surdimensionnés

et des caprices de vedettes insensés, il devait admettre que Claude Granger, elle, était différente : elle l'intimidait. Il ne savait pas trop comment l'expliquer. Elle avait une telle pres-tance naturelle, on aurait dit un grand félin ; impressionnant, magnifique, mais aussi inquiétant. On ne pouvait en détacher le regard, tout en craignant que le sien s'attarde sur nous, qu'il nous mette à nu. On ne connaissait que peu de choses à son sujet. Mise à part sa carrière au parcours hors du commun, et somme toute extraordinaire, on ne savait à peu près rien de sa vie privée. Les journaux à potins s'étaient cassé les dents sur son cas. Faute de faits, les cancaniers avaient lancé toutes sortes de rumeurs qu'elle avait tout simplement ignorées. On racontait que, bien qu'on la perçoive à l'écran comme une froide et distinguée femme fatale, sur les plateaux de tournage, elle était au contraire tyrannique et vulgaire.

Claude Granger avait fait une entrée fracassante dans le milieu du cinéma en jouant le rôle d'une réfugiée qui tente de survivre dans un véritable enfer. C'est le réalisateur primé Maximo Farinelli qui l'avait découverte sur un panneau publicitaire où elle posait, en soutien-gorge, pour une marque de lingerie italienne. On racontait que le réalisateur était tombé immédiatement amoureux d'elle et lui avait proposé le rôle. Stubbs se remémora la fameuse scène de danse du ventre où Claude Granger, seins nus, se déhanche au milieu d'hommes assis tout autour d'elle, tous impassibles, leurs regards cachés derrière des lunettes noires et l'écran de fumée de leurs cigarettes. Le film a tout raflé cette année-là, mais vingt-cinq ans plus tard, on se souvient surtout du rôle muet de Granger qui a captivé l'imaginaire d'une génération d'hommes. Cinq ans plus tard, elle décrochait l'Oscar de la meilleure actrice pour son rôle dans la production américaine *Jusqu'au bout*. L'histoire de deux femmes qui s'échappent d'une secte et

sont pourchassées à travers les États-Unis par de méchants illuminés. Granger partageait l’affiche avec Kelly Leblanc. Laurence Stubbs se rappela une entrevue de Leblanc qui racontait combien elle avait eu peur lorsque Granger avait demandé à conduire elle-même la décapotable dans les scènes de poursuite, par souci de crédibilité, et comment, elle, Leblanc, s’était sentie obligée de faire la cascade bien qu’elle craignît terriblement la vitesse. Granger conduisait comme une folle furieuse et l’avait traité de chochette. Malgré tout, le film fut également un tremplin pour Kelly Leblanc, dont la personnalité de jeune fille timide et fragile, diamétralement opposée à celle de Granger, lui permit de décrocher par la suite des rôles dans plusieurs succès au box-office – des comédies romantiques pour la plupart, qui, sans remporter de prix, sont aujourd’hui des classiques populaires. Elle fut aussi poignante dans quelques deuxièmes rôles dramatiques qui lui valurent le choix du public. Claude Granger, elle, avait obtenu des prix d’interprétation pour trois autres films et de réalisation pour deux longs métrages indépendants. Et ce, sans compter toutes les nominations. Telle une femme-orchestre, elle écrivait les scénarios, composait des trames sonores, produisait et, bien sûr, dirigeait les acteurs de ses films. On disait d’elle qu’elle menait ses projets d’une main de fer et que beaucoup de gens du milieu la craignaient.

Reconnue comme intransigeante et colérique, la Québécoise avait admis, lors d’une rare entrevue, que le plus difficile dans la production d’un film était de devoir travailler avec les autres.

C’est un raclement de gorge qui sortit le directeur de ses pensées.

Autour de la table, il y avait des habitués du festival : des réalisateurs, des chroniqueurs, des auteurs, des gens du métier

de toute provenance pour assurer des choix impartiaux ou, du moins, pour satisfaire l'opinion publique. C'était la réunion du grand jury pour délibérer avant la remise des prix le soir même. Habituellement, cette rencontre n'était que pure formalité. Les membres du jury discutaient tranquillement des scènes qu'ils avaient préférées en prenant un verre et en papotant des derniers potins mondains. Ursula Langmore, critique cinématographique pour le magazine *En Primeur*, retint un soupir. Elle avait bien hâte que cette réunion, à l'atmosphère lourde, s'achève et de pouvoir retourner à l'hôtel se préparer pour le cocktail avant la soirée. Elle-même n'aimait pas le film de Sloane Dubojkick, mais elle avait aussi compris depuis longtemps que dans ce métier il faut suivre le courant si l'on veut rester membre de ce petit groupe sélect du monde du cinéma. Manifestement, Claude Granger n'avait pas compris ça, se dit à elle-même Ursula. « Elle aurait pu se contenter de lire des scripts en se faisant bronzer, tout en restant au top du box-office en tant qu'actrice, plutôt que de s'évertuer à jouer les Jeanne d'Arc du cinéma; toujours en train de se mettre des gens à dos. Et tout ça sans une ride. » Ursula détestait son prénom, qui lui fut donné en honneur de l'actrice Ursula Andress, un sex-symbol hollywoodien et célèbre Bond girl. Malheureusement, Ursula Langmore ressemblait plutôt à celle du film *La petite sirène* de Disney. Impatiente, Ursula se dit en elle-même: « Alors, on vote ou pas? Cédez, Dieu du ciel, Laurence, qu'on en finisse! »

Claude Granger était toujours debout au bout de la longue table de conférence; penchée vers l'avant, les deux mains appuyées sur le bord de la table, elle regardait tour à tour les autres membres du jury d'un air mauvais. À son tour, Laurence Stubbs scruta le groupe, invitant quiconque à prendre la parole. Han Lang, qui représentait le Festival international

du film de Hong Kong, regardait le mur, n'osant pas croiser le regard des autres. Quant au Britannique Ronald Gugerty, un homme snob et très guindé, qui arborait une petite moustache qui le faisait ressembler à s'y méprendre à son compatriote, le regretté David Niven, il jaugeait le directeur d'un air méprisant, attendant manifestement de ce dernier qu'il rétablisse l'ordre.

Se sentant pris en défaut, Laurence Stubbs se leva pour se donner une contenance et pour se mettre au niveau de la Québécoise, qui, elle, se redressa, bras croisés et mâchoire serrée pour le fixer d'un air de défi.

« Elle a les yeux du diable », pensa Stubbs.

— Claude, Claude, voyons ! Bien sûr que vous êtes la présidente d'honneur de ce festival ! Et nous sommes très heureux que vous ayez accepté de remettre le prix Révélation qui honore le travail d'un cinéaste émergent. Mais que dis-je ? Nous sommes très honorés, même ! Je disais seulement qu'il n'y avait pas de pression sur vous, ce n'est qu'une formalité, puisque selon l'avis de tous, Sloane Dubojkick est la figure du moment. Il est inutile de réagir aussi fortement...

— L'avis de qui, « tous » ? hurla la Québécoise. C'est qui ce « tous » ? La bande de branleurs habituelle ? Ceux qui se trimballent d'un festival à l'autre pour se prendre en photo ?

De peur de perdre la face devant le reste de l'assemblée, Stubbs tenta d'argumenter.

— On en parle partout, voyons ! Il a été chaudement applaudi à Venise, et même à Berlin.

— Ce n'est pas un réalisateur, c'est un voyeur ! Il ose appeler ça de l'art ! C'est vulgaire, c'est nul, c'est de la porno ! Il tient sa caméra d'une main et se branle de l'autre ! Il n'a aucune technique, il est lamentable !

Le reste du jury n’osa pas parler, certains échangeaient des yeux ronds, le représentant chinois, lui, esquissait un sourire d’amusement.

— Je sais bien que vous n’appréciez pas ce film, Claude, nous en avons discuté hier, mais je croyais que, depuis, vous vous étiez ralliée...

— Pardon?

Mal à l’aise, Laurence Stubbs afficha un sourire forcé et n’osait pas regarder directement Claude, dont le regard le dardait d’un air mauvais.

La veille...

À la suite de la représentation du film *Soumission* de Sloane Dubojkick, plusieurs personnalités s’étaient retrouvées à l’atrium du centre VIFF pour discuter et prendre un verre. Tel un maître d’hôtel, Laurence Stubbs gravitait autour des couples et des groupes pour s’assurer que tout allait bien. Au début de la soixantaine, mince et toujours en bonne forme physique, Laurence Stubbs était un homme fier et quelque peu vaniteux. Ce soir-là, il était vêtu d’un costume à rayures marines, avec une chemise fuchsia et un foulard assorti. Il laissait dans son sillage une odeur d’eau de toilette Paco Rabanne. Ses cheveux frisés, gris, parsemés de mèches blanches et lissés par derrière lui donnaient l’air d’un chef d’orchestre, ou d’un savant fou, au choix. Son bronzage contrastait avec son sourire blanchi – et trop parfait pour être sincère – qu’il affichait à tout un chacun. Stubbs se dirigeait vers le milieu de la salle, où il avait aperçu Sloane Dubojkick, accompagné de la vedette féminine de son film, une grande jeune fille à peine majeure à l’air anémique. Le réalisateur

racontait des anecdotes de tournage à un groupe de jeunes gens. Bien qu'il y eût trop de monde pour la taille de la salle, Claude Granger s'était facilement frayé un chemin à travers la foule. Vêtue d'une robe rouge longue et vaporeuse qui soulignait ses formes avec grâce, Claude se dirigeait droit vers le nouveau réalisateur. Agrippant un verre de champagne au passage, elle s'immisça dans le petit groupe. Craignant le pire, Laurence Stubbs s'approcha aussitôt pour intervenir s'il le devait.

Une fois Claude arrivée à la hauteur de Dubojkick, tous les regards se convergèrent vers elle. Voyant qu'il n'avait plus l'attention de ses admirateurs, le jeune réalisateur se tourna pour voir l'objet de cette diversion. Il fit face à Claude, qui, avec un regard de chat qui séduirait une souris, lui dit d'une voix suave :

— Bonsoir.

L'autre, émerveillé par l'apparition de la vedette, balbutia :

— Sloane Dubojkick, enchanté, madame Granger.

— Appelez-moi Claude, mademoiselle Claude.

— Euh... oui, comme vous voulez. Vous êtes d'humeur coquine, on dirait ?

Le jeune homme n'en croyait pas ses yeux ; Claude Granger qui venait à lui et qui lui faisait des yeux doux. Il avait du mal à reprendre sa contenance. « Dieu du ciel, c'est Elle ! » Le jeune homme s'intimait de se calmer et de se concentrer à prononcer une suite de mots formant un sens, quand Claude se plaça devant lui et lui demanda d'une voix forte :

— Dites-moi, vous vous masturbez en dirigeant vos acteurs ?

S'étranglant avec le glaçon de son whisky, Laurence Stubbs, qui avait bien fait de s'approcher, s'empessa d'intervenir :

— Ha ! Ha ! Ha ! Vous ne connaissez pas Claude ! Elle aime bien choquer, surprendre, n'est-ce pas ? dit-il d'un air enjoué. Prenant Claude sous un bras pour s'éloigner du groupe, il ajouta : veuillez nous excuser.

— Claude, sérieusement, vous avez aimé le film comme tout le monde, n'est-ce pas ?

— *Primo* : je ne suis pas tout le monde, grâce à Dieu ! *Deuxio* : non, pas du tout !

— Mais pourquoi donc ? Son film a reçu des éloges à Toronto.

— Il est narcissique. Il ne raconte pas une histoire, il se raconte ; il s'impose, dans tous les plans avec ses gros sabots de bête mal dégrossie.

— Mais voyons, Hitchcock, Allen, Tarantino et combien d'autres ont figuré dans leur propre film ?

— Je ne parle pas de cette scène-là, mais du tout, de l'ensemble. Il n'a aucun respect pour l'œuvre qu'il porte sur écran et encore moins pour les gens qui y travaillent.

— Allons donc ! Il a fait des merveilles avec de parfaits inconnus.

— Non ! Et ce n'est pas le manque d'expérience des acteurs, le problème ! Ou peut-être que si, au fond. Il les exploite, il profite de leur naïveté. Il m'écœure, voilà tout ! En plus, il n'a aucune technique ! Même parler de lui c'est lui donner trop

d'attention. Une sacrée chance que l'auteur du roman duquel ce corniaud s'est inspiré est mort et enterré ! Il a dû se retourner dans sa tombe !

Le ton était monté et les regards se tournaient vers eux. Le grand Clint Eastwood, adossé au bar, les regardait avec un air amusé.

Laurence Stubbs, désespéré et à court d'arguments, tenta encore une fois de faire valoir son opinion :

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est non ! En revanche, le film du petit Indien, ça, c'est senti.

— Mais comment, non ? s'insurgea le directeur.

— Non, c'est non ! C'est bien moi la juge invitée, non ?

Laurence Stubbs, fou de rage, rougissait à vue d'œil, alors que sa bouche, elle, s'ouvrait et se fermait, bien que rien n'en sortît.

N'obtenant pas réponse à sa question, la Québécoise conclut :

— Eh bien, voilà, c'est non !

De retour dans la salle de délibération du jury...

— Bon, bon ! Inutile de s'arracher les cheveux, intervint Ronald Gugerty, nous allons voter de toute façon.

— Absolument ! se fit entendre d'une voix qu'elle voulait grave, la cinéaste américaine Linda Graham, une grande femme brune sans maquillage, à forte carrure et qui portait ses cheveux très courts. Je suis entièrement de votre avis, Claude, c'est un film dégradant pour les femmes.

Sortant de ses gonds, comme si ce n'était pas déjà fait, Claude Granger hurla :

— Ah non, pas ça ! Ça n'a rien de féministe ! Vous n'allez pas m'embarquer dans vos guéguerres de femelles frustrées ! Sloane « machin truc » est un imbécile qui ne sait même pas tenir une caméra et il n'est pas question, vous m'entendez ? PAS QUESTION qu'il remporte le prix du nouveau réalisateur, voilà tout !

Ronald Gugerty en avait assez et, se départant de son flegme, se leva à son tour. Ses yeux bleus et globuleux semblèrent vouloir sortir de leurs orbites lorsqu'il s'écria :

— Mais voyons, nous sommes en démocratie !

— Démocratie ? Sérieusement ! Vous vous croyez en plus ? C'est quoi, ce délire ? Sa maman lui a acheté une caméra pour faire joujou et, du coup, il se proclame réalisateur ? Quel est le critère de diversité en vogue qui explique que ce petit pervers soit ici ?

Mal à l'aise, la plupart des membres de l'assemblée regardaient fixement les verres d'eau posés devant eux. Seul Ronald Gugerty fixait Claude avec une attitude belliqueuse.

Pour ne pas perdre la face, Laurence Stubbs tenta de reprendre les rênes de son festival ou, à tout le moins, de cette confrontation.

— C'est ridicule, vous ne pouvez pas tout régenter comme ça ! C'est un processus démocratique, un jury. Vous ne pouvez pas imposer vos choix comme ça, comme, comme... un dictateur !

— Pardon ! Comme quoi ?



Même si les portes de la salle de conférence étaient closes, on pouvait entendre la présidente d'honneur hurler jusqu'au hall d'entrée du Vancouver International Film Center.

Lorsque Claude émergea de la salle, comme un lion dans une arène, on aurait pu entendre voler une mouche – si ce n'eût été du martèlement rapide de ses hauts talons sur le sol de marbre du long corridor qui mène à la sortie. Enfin, tel le jugement dernier expédié, Claude poussa les deux portes et sortit. Une fois le silence revenu, seul le soupir de Laurence Stubbs résonna entre les murs du centre. À l'extérieur, le soleil était au zénith et plusieurs tables étaient disposées sous des parasols dans la cour arrière du bâtiment aménagé comme aire de repos pour les festivaliers.

Ne ralentissant pas son allure, Claude se dirigea droit devant en balançant les bras d'un air décidé à s'éloigner le plus rapidement possible de l'endroit.

Alors qu'elle passait près d'une table, elle fut interpellée par un homme assis en compagnie d'un autre. Bien que l'homme d'un certain âge portât un chapeau et des lunettes noires, il était reconnaissable entre tous avec ce sourire moqueur qui avait fait de lui une légende vivante.

— *Ciao, bella ragazza!* Où est-ce que vous allez à cette allure-là ?

Reconnaissant John Mancosi, Claude s'arrêta et lui décocha un grand sourire avant de s'avancer vers l'acteur qui était accompagné d'un de ses complices de toujours : Walter Dennis.

À eux deux, Dennis et Mancosi avaient plus de cent films à leur actif et plus de statuettes honorifiques qu'un acteur puisse rêver.

Séducteur dans la vie comme à l'écran, Mancosi demanda à Claude d'un air taquin :

— Alors, dites-moi, belle amazone, vous avez un petit ami ?

S'adressant aux deux hommes, Claude répondit :

— Malheureusement, il ne se fait plus d'hommes de votre trempe, messieurs. Je vais devoir me résigner à vivre seule.

Avec un clin d'œil, la Québécoise laissa les deux hommes, souriants, heureux de leur effet, et reprit son chemin en se faufilant d'un pas rapide entre les tables de la terrasse en direction de la rue.

Témoins de la scène, deux autres acteurs s'approchèrent. L'un d'eux dit d'un air de confiance :

— Il paraît que, lors de la réunion du jury, le directeur du festival a traité Claude Granger d'«Hitler»...

— Non ! Pourquoi donc ? demanda un autre.

— Parce qu'elle ne veut absolument pas tenir compte de l'avis des autres et qu'elle a refusé de...

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu à ça ? coupa Mancosi, plus intéressé par la réaction de Claude que par les frustrations du panel de juges.

— Avant de claquer la porte, elle lui a dit d'aller se faire foutre, en allemand !

Le quatuor s'esclaffa. John Mancosi glissa son cigare au coin de ses lèvres et, regardant vers l'endroit où Claude avait disparu dans la foule, il dit :

— *That's my girl!*

